

Sophie dans le lit de la Loire

C'était un soir de novembre, pluvieux et venteux, je m'en souviens bien. On a sonné à ma porte. Un flic avec une mine de circonstance m'a annoncé que Sophie s'était jetée dans la Loire depuis le pont de Pirmil. Des témoins l'avaient vu faire sans pouvoir intervenir. Aspiré par les tourbillons, emporté par les courants « son corps n'a pas encore été retrouvé ». Il a insisté sur le « encore » comme si retrouver le corps pouvait atténuer la peine, dissoudre le chagrin, faire oublier la mort éternelle. Curieusement, il a ajouté qu'il espérait que cela n'allait pas trop tarder car... Un peu gêné, il a brusquement laissé sa phrase en suspens juste avant de suggérer dans un murmure, « sans entrer dans les détails », les horreurs de la décomposition liée à un séjour prolongé dans les eaux saumâtres. Il y serait allé directement que ça n'aurait pas été plus pénible. Je l'ai regardé, je lui ai dit qu'il avait fait ce qu'il avait à faire et qu'il pouvait partir.

Il m'a laissé seul.

Depuis aussi longtemps que je connaissais Sophie, depuis la première fois que nos regards s'étaient croisés à la terrasse d'un café, en bord de Loire justement, depuis la première nuit que nous avons passé ensemble, je savais qu'un soir, c'était inévitable, quelqu'un sonnerait à ma porte pour m'annoncer qu'elle était morte.

En dépit de son prénom venu de la Grèce antique, Sophie n'était pas sage. Rien en elle n'était sage. Ni son comportement, ni ses idées, ni ses rapports avec les autres. Et surtout pas son corps de déesse. Elle n'aurait jamais pu traverser les siècles pour finir dans un musée comme une statue figée pour l'éternité.

Un accident au cours d'une dérive noctambule après une beuverie, un meurtre par un amant bafoué ou une femme jalouse, une overdose de médicaments ou d'un quelconque produit frelaté, une mauvaise rencontre au mauvais moment au mauvais endroit, j'avais imaginé sa fin de bien des manières. La Loire et ses eaux noires, je n'y avais jamais pensé.

Il faut dire qu'à Nantes, où il est en fin de cours, le fleuve se fond dans le paysage. Tout est fait pour qu'on l'oublie. On a même comblé plusieurs de ses bras, c'est dire. Ici, la Loire a été martyrisée. L'homme s'est cru plus fort qu'elle. Il a voulu maîtriser son flux, il l'a draguée, fouillée, souillée, enserrée entre des quais en béton, il a voulu déplacer son bouchon vaseux, réduire ses débordements. La Loire s'est laissée faire. Et l'homme l'a oubliée, elle est devenue comme ces objets que l'on ne voit plus à force de trop les voir. Au gré des marées, la Loire monte et descend selon un rythme à peu près immuable qui ajoute à son invisibilité. Il faut qu'elle déborde pour qu'on s'aperçoive qu'elle est encore là. Des ponts trop larges et des passerelles qui le sont à peine moins permettent de la traverser sans la voir, sans la regarder, des rambardes sur les quais, des avertissements répétés viennent protéger de tout contact avec ses eaux, peu ragoutantes, il est vrai. Seules de trop rares navettes fluviales et les dernières barques de pêcheurs permettent de se rapprocher un peu de son inquiétante liquidité. Ce sont les derniers bateaux actifs qui sillonnent encore le fleuve. Relégués en aval, à Cheviré ou Roche-Maurice, les cargos, vraquiers et autres paquebots ont déserté les quais. Les évitements à l'endroit le plus large, en face de Trentemoult, deviennent des spectacles aussi rares qu'insolites. Les bateaux qui s'amarrent encore dans la ville sont des figures du passé. Une vieille coque restaurée avec trois mâts sur le pont comme le Belem. Ou un vieux navire de guerre, essoufflé, désarmé, la rouille inexorable dissimulée sous les couches de peinture comme le Maille-Brézé. On ne serait pas étonné qu'un de ces jours, il s'enfonce et disparaisse sous les eaux pour enfin s'y reposer comme le font toutes les véritables épaves. Des grues d'une autre époque, squelettiques, toujours imposantes mais désoeuvrées, sont posées çà et là en souvenirs du sourd martèlement des chantiers navals et de l'agitation qui allait avec. De temps à autres, des kayaks minuscules, de fragiles embarcations à rames, des frêles voiliers viennent animer brièvement comme des rêves évanescents la surface aux reflets parfois argentés des flots.

Alors qu'il faisait encore nuit, je suis allé sur le pont d'où Sophie s'était élancée pour rejoindre le lit mouvant du fleuve. J'ai regardé vers le bas. Je m'y suis repris à plusieurs fois avant d'oser poser les yeux sur la surface sombre et tourbillonnante.

Pendant un bref instant, l'idée m'a effleuré que je pourrais facilement rejoindre ma belle amie. J'ai pensé aux eaux froides qui allaient se refermer sur moi, à ces

énormes poissons moustachus qui, nonchalants, hantent les profondeurs, à ces troncs d'arbres emportés par les courants, que rien n'arrête et qui allaient déchirer mon corps avec leurs branches décharnées, j'ai pensé à l'eau répugnante qui envahirait mes poumons, j'ai pensé à la boue. Je ne retrouverais pas Sophie, je ne pouvais que me perdre moi aussi sans jamais la revoir. J'ai repensé à la boue.

Sur les berges, de l'autre côté de la ville, à marée basse, on voit d'immenses étendues de vase. Sculptée et lissée par les eaux descendantes, elle fabrique des vagues immobiles. Pour peu que le soleil vienne les caresser, elles peuvent avoir avec leurs reflets mordorés la silhouette perplexe d'une sirène en attente d'une proie qui viendrait à passer. À marée haute, la boue est en suspension dans l'eau, elle lui donne cette couleur marron sans attrait et soulève ces effluves aux relents de terre portés par le vent. Je me me suis demandé comment Sophie avait bien pu plonger là-dedans.

Entre deux tourbillons, une autre possibilité s'est insinuée dans mon esprit d'amoureux déprimé. Sophie ne s'était pas jetée dans la Loire pour s'y abimer, elle y avait été attirée par le reflet d'elle-même qu'elle y avait entrevu. Et, elle avait voulu passer de l'autre côté du miroir. Comme la Loire, Sophie était imprévisible et indomptable, sauvage et lumineuse, tourmentée et expansive, calme et voluptueuse. Avec ses fêlures secrètes comme celles du fleuve encavé sous les quais. Comme la Loire, elle serpentait entre les vallons, indolente, avant de déborder et d'inonder les plaines sans retenue. Comme la Loire, elle contournait habilement les barrages dressés par les hommes, comme la Loire elle se jouait avec malice de leur volonté impuissante à la dompter. Comme la Loire, elle brisait avec fougue la gangue de glace qui un moment l'avait maintenue prisonnière pour ensuite charrier avec fracas des blocs désesparés. Comme la Loire, elle vous attirait par le calme et la transparence de ses eaux, la beauté de ses reflets, avant de vous entraîner dans ses courants impétueux, violents, irrésistibles, sous ses sables maléfiques. Elle avançait sans répit vers le néant comme la Loire avance vers l'océan.

Sans doute son corps s'était-il posé doucement sur la vase dans le fond du fleuve avant de s'y enfoncer lentement, ses longs cheveux peignés par le courant devenu soudain plus aimable, comme amadoué par la beauté de cette ondine qui s'était

offerte à lui. Un linceul d'une douceur de velours l'avait peu à peu recouvert et entouré d'une enveloppe protectrice.

Quant à moi il ne me restait plus qu'à essayer de survivre avec le souvenir de cette ensorceleuse qui avait traversé ma vie comme une comète égarée. Je le savais, le regard que je porterai désormais sur la Loire ne serait plus jamais le même. Le long fleuve sinueux se confondra toujours avec une divinité, un être qui fut jadis humain aujourd'hui devenu une nymphe immortelle avec un joli prénom.

Sophie.